

Une accusation injuste

Al-Jumhuriya, 31 janvier 1956.

La Révolution a fait le bien, tout le bien, lorsqu'elle a restitué à la femme son droit politique ; car par cela elle s'est élevée au-dessus d'une injustice inconvenante qui avait longtemps été coutumière et établie dans toutes les contrées de la terre. Les nations civilisées avaient déjà commencé, depuis un certain temps, à se purifier de cette injustice, tandis que l'Égypte était en retard à cet égard ; et ainsi le bienfait de la Révolution fut doublé, car elle a d'abord absous l'Égypte de cette injustice, et l'a ensuite associée aux nations civilisées pour la lever, rendant ainsi justice à la femme et rendant justice à l'Égypte.

Est-il vrai que la femme a fait quelque chose pour réformer notre vie économique, politique et sociale, comme le dit M. Sami Daoud dans l'article publié pour lui par le journal Al-Jumhuriya jeudi dernier, et qu'elle a rempli le monde de clameur et de tumulte, de revendication et d'insistance, pour obtenir ses droits politiques, mais qu'une fois ces droits lui furent restitués, elle se désintéressa d'en jouir, et se déroba à ce qu'elle devait supporter des charges qu'ils lui imposent... ?

Notre ami a dit tout cela parce que trois ou quatre de ses collègues femmes lui avaient raconté quelque chose de ce genre, lui affirmant que la femme se contente du simple fait que son droit lui ait été restitué, et que ce contentement est une chose, tandis que l'exercice des droits restitués, leur usage et le profit qu'on en tire, en est une autre.

Elle était indignée parce qu'elle était privée ; maintenant que son indignation s'est dissipée et que sa privation a été levée, elle s'est installée dans l'égalité, et n'est pas allée — ou ne veut pas aller — au-delà de ce contentement tranquille. Et quand a-t-il jamais été donné à trois ou quatre femmes de parler au nom des millions et des millions de dames, en les représentant, en parlant en leur langue, en dépeignant les émotions qui agitent leur poitrine et les pensées et les opinions qui tournent dans leur tête ?!

Et notre ami s'est-il assuré que ces collègues étaient sérieuses lorsqu'elles lui affirmaient ce qu'elles affirmaient ?! Et qu'est-ce qui les empêcherait de badiner en paroles, alors que les hommes qui les entourent badinent aussi bien en paroles qu'en actes ?! La femme n'a-t-elle pas ce droit de plaisanter, dont les hommes usent et abusent,

sans en peser les conséquences ni en compter les résultats ?!

Et quand les hommes viendront-ils, sincères et fidèles, à leurs droits politiques, en jouissant d'eux avec sérieux, avec résolution, et avec la conviction que cette jouissance n'est pas seulement un droit, mais un devoir que seuls ceux qui méprisent les intérêts supérieurs de la nation négligent d'accomplir ?!

Quand les hommes viendront-ils à l'usage et à la jouissance du droit politique, sans le traiter avec légèreté, sans le vendre, sans se contenter d'en rendre un hommage de pure forme, sans y manquer — tantôt paresseux, tantôt s'en moquant, et souvent l'oubliant tout à fait ?! N'est-il pas juste que les hommes, pour eux-mêmes et pour leur patrie, redressent ce qui est tortueux dans leur propre conduite avant de tenter de redresser les autres ?!

Notre ami sait parfaitement que les manquements des hommes dans l'accomplissement de leurs devoirs politiques sont répandus et bien connus, ne souffrant ni contestation ni débat, et que ce manquement n'est pas un défaut propre aux seuls Égyptiens, mais un défaut chez eux comme chez d'autres. Et lorsqu'ils répondent à l'appel du vote le jour où ils y sont convoqués, ils ne répondent souvent qu'à leurs propres désirs et passions. Ne serait-il pas juste d'attendre, le jour du scrutin, pour voir si la femme s'y présente ou s'en détourne, et de n'en parler qu'alors, en connaissance et en confiance, plutôt qu'avec doute et accusation injuste ?

La Révolution a fait le bien, tout le bien, lorsqu'elle a restitué à la femme son droit politique ; car par cela elle s'est élevée au-dessus d'une injustice inconvenante qui avait longtemps été coutumière et établie dans toutes les contrées de la terre. Les nations civilisées avaient déjà commencé, depuis un certain temps, à se purifier de cette injustice, tandis que l'Égypte était en retard à cet égard ; et ainsi le bienfait de la Révolution fut doublé, car elle a d'abord absous l'Égypte de cette injustice et l'a ensuite associée aux nations civilisées pour la lever, rendant ainsi justice à la femme et rendant justice à l'Égypte ; et cette justice ne devrait pas être entachée par ce dans quoi notre ami s'est laissé entraîner, en se hâtant de supposer le mauvais avant le bon, ni par ce pessimisme dans lequel se noient tant de nos écrivains ces jours-ci, en faisant de lui le fondement de leurs opinions sur les hommes et sur la vie.

Et qu'en est-il de cette participation à la réforme politique, sociale et économique, dont la femme s'est tenue à l'écart, se contentant d'insister pour revendiquer ses droits politiques ?!

Et quand la femme égyptienne a-t-elle jamais été mise en mesure de participer de manière productive à la réforme sous ses diverses formes, pour qu'on puisse ensuite lui reprocher de s'en être tenue à l'écart et d'y avoir failli ?! Notre ami reconnaît lui-même que lorsque la femme a reçu les moyens de s'instruire, elle a appris de la meilleure manière, et a enseigné de la meilleure manière également, et lorsqu'elle a reçu les moyens de travailler dans certaines fonctions publiques, elle a accompli son devoir de la meilleure façon dont un devoir puisse être accompli.

Qu'on attende donc qu'elle reçoive les moyens d'une participation effective à la réforme politique, économique et sociale, et qu'il nous parle ensuite de son épreuve et de son effort dans cette réforme. Et je ne doute pas qu'il nous en parlera alors avec des mots de contentement, de joie, d'admiration, et de regret pour ce que l'Égypte a manqué de cette épreuve dans les époques passées.

Et notre ami fait à la femme une injustice — une injustice que j'aurais souhaité qu'il ne commette pas — en supposant qu'elle n'a pas pris part à remédier aux maux et aux afflictions qui ont frappé la vie égyptienne ; qu'elle n'a pas, par exemple, traité la hausse des prix ; et je ne puis que penser que la hâte et la saisie précipitée des opinions sont ce qui l'a poussé à cette injustice. Car les Égyptiens ont supporté noblement les charges de cette inflation, grâce d'abord à la femme ; car c'est elle qui en a porté le poids, qui s'est frayé un chemin à travers ses difficultés, et qui a permis aux hommes de vivre, d'accomplir leur travail et d'assumer leurs responsabilités ; car c'est elle qui a géré l'économie du foyer, et qui a permis aux nombreux individus qui s'y trouvent de vivre avec un petit revenu, alors que si les hommes avaient été laissés seuls avec leurs maigres revenus, leur vie coûteuse et leurs besoins sans fin et insupportables, ils seraient tombés, et l'Égypte avec eux, dans un grand malheur.

C'est la gestion de la femme qui a permis aux politiciens d'assumer les charges de la politique, et aux économistes d'assumer les charges de l'économie, et à ceux qui tentent la réforme sociale d'assumer le poids de cette réforme. Et la femme, au-delà de tout cela, est la mère qui élève l'enfant, et lui permet d'apprendre et de prendre part aux devoirs sociaux, et elle est l'épouse qui porte, pour le compte de son mari, ces charges fastidieuses et pénibles sans lesquelles la vie ne pourrait tenir, et que, si l'homme avait dû les porter lui-même, il n'aurait pu se consacrer à aucun de ses propres travaux, encore moins les accomplir avec soin. Et dans la vie de chaque homme — quel qu'il soit — il y a une influence

considérable de la femme, que seuls nient ou minimisent les ingrats et les dénaturés, qui ne sont dignes ni de la vie, ni de jouir de ses biens, ni de supporter ses maux.

Je n'aurais pas voulu que notre ami, et d'autres comme lui parmi nos écrivains que le journalisme presse au-delà de la patience et de la réflexion qu'ils devraient avoir, résistent à cette hâte autant qu'ils le peuvent, et sachent que les conséquences de la patience sont toujours bonnes et que les conséquences de la hâte sont toujours mauvaises, et qu'ils publient, dans leur hâte, des propos que les gens reçoivent ensuite, lisent, et par lesquels beaucoup sont affectés, volontairement ou non ; attrapant ainsi la contagion de cette pensée rapide à laquelle manquent la réflexion et la patience.

Je n'aurais pas voulu non plus que notre ami, et d'autres comme lui parmi nos écrivains, manquent de résister à ce pessimisme qui corrompt, pour eux comme pour leurs lecteurs, leurs opinions sur la vie et leur propre conduite en elle. Il y a beaucoup de mal dans notre vie, mais le mal ne se traite pas par le pessimisme ; car le pessimisme rapproche du désespoir, détourne de la résistance, brise les résolutions, et affaiblit les volontés. Et toutes ces qualités, le moins qu'on puisse en dire, c'est qu'elles corrompent la vie au lieu de la réformer, et poussent vers la dissolution et la défaite plutôt que vers la cohésion et la victoire sur les épreuves.